


72, BOULEVARD DES ÉCORCHÉS

En plein Genève, au cœur de la Suisse prospère, l'abri PC de Richemont est, pour l'hiver, la tanière des sans domicile fixe. Etrangers, Confédérés, durablement en marge de tout. Reportage dans l'univers des «grands précaires».

Photos DIDIER RUEF - Textes XAVIER FILLIEZ



**Richemont est une parenthèse,
un entre-deux-mondes.
De mi-novembre à fin mars,
de 19 h 15 à 8 heures, 100 lits
accueillent les blessés de la vie**



SOUS TERRE

Route de Frontenex 72, sous le stade de Richemont. Il sera bientôt 19 h 15, heure d'ouverture du bunker et moment de délivrance pour les sans-abri après une énième journée au froid ou sous la pluie. A la surface, dans les foyers, la vie normale, celle qu'ils n'ont plus.

«J'ai travaillé à gauche à droite.
J'ai toujours bien aimé comme ça»
Jean, 74 ans, Valaisan, sans-abri

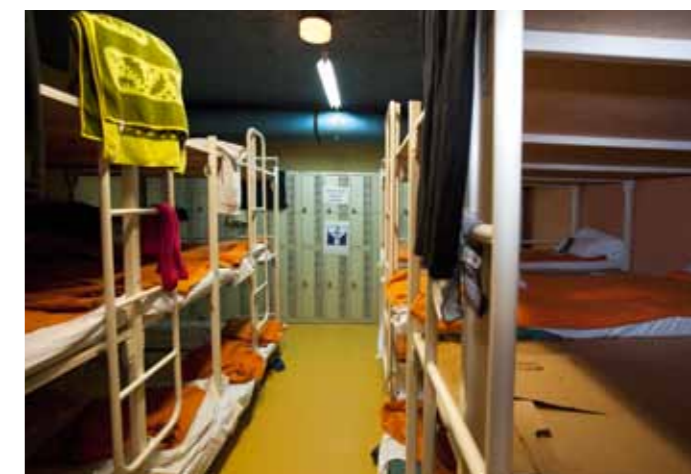
JEAN SE CONFIE

Des années durant, Jean, Valaisan d'origine, a refusé les mains tendues. Il vivait à l'aéroport. Il a désormais un endroit où dormir au chaud, manger et, occasionnellement, prendre une douche. Emmittoufflé, il se confie au compte-goutte.

Du temporaire qui dure

On les appelle les «grands précaires». Parce qu'ils n'ont rien. Et qu'ils sont dans la rue depuis plus de cinq ans. C'est le cas de Jean (ci-contre). C'est le cas de Bernard et Serge, aussi, des Suisses de souche que nous avons rencontrés. Pour eux, le séjour à Richemont se prolongera tout l'hiver, de mi-novembre à fin mars. Pour les autres, la durée est limitée à trente jours, un délai adéquat,

selon les autorités genevoises, pour trouver des solutions individualisées. En attendant, l'abri PC est leur «maison». Ils s'y réfugient dès la tombée de la nuit, mangent au réfectoire puis rejoignent leurs dortoirs où chaque lit est un univers en soi. Ici, un petit tas de livres, là des boîtes de médicaments. Une douche, un moment de prière. 22 h 30, extinction des feux. Demain, la rue.



UN SEMBLANT DE CHEZ-SOI

En haut, dans le dortoir des femmes, des linges de bain et des habits suspendus. En bas, des babioles qui deviennent l'essentiel lorsqu'on n'a plus rien et qu'on cherche à s'aménager une intimité: une couronne des Rois, un souvenir d'armée.

Veilleurs au grand cœur

Eux aussi, ils vivent sous terre, assistants sociaux, éducateurs, étudiants, civilistes, agents de sécurité: l'équipe de Rlichemont qui assure une permanence de nuit est multifonction. A l'enregistrement, dès 19 h 15 pour accueillir chaque «bénéficiaire» individuellement. Au repas pour servir, échanger, décompresser, rire aussi. Puis au chevet des plus démoralisés lorsque la

solitude ou les ennuis de santé les submergent. Les points communs d'Annie, Nadège, Stéphane, Sophie et les autres: de l'empathie, de la discipline et un dévouement sans limites pour ceux qui n'ont rien, qu'ils soient Roms, immigrés économiques, accidentés de la vie. Chaque hiver, ils renouent avec ces «grands précaires» qui les quittent au printemps, pour fermer la parenthèse.



L'ACCUEIL D'URGENCE

En haut: les travailleuses sociales Annie et Nadège préparent cinq lits pour une famille qui s'apprête à arriver. En bas: au petit matin, à 8 heures, les sans-abri doivent avoir quitté les lieux. Certains partent au travail. Pour les autres, ce sera la rue.

RÉFECTOIRE

Les résidents de Rlichemont partagent petits-déjeuners et soupers dans ce décor de guerre froide mais entourés de travailleurs sociaux chaleureux. Le réfectoire est le principal lieu de rencontre de l'abri.



«Se sentent-ils aimés?
Ici, ils retrouvent un peu d'estime de soi»
**Annie, travailleuse sociale
et responsable de Rlichemont**

5 nuits avec les sans-abri d'ici et d'ailleurs

«L'illustré» est allé à la rencontre de ceux qui n'ont plus rien et tentent de rebondir.

Texte XAVIER FILLIEZ

Route de Frontenex 72. Sous le stade de Richemont. On s'était dit bunker, refuge, abri PC. On s'était dit néons, lumières blafardes, ambiance de guerre froide. Il y a tout ça, mais il y a surtout de la soupe et de la chaleur au bout de la farandole de désœuvrés qui s'enfile à travers les blindages, dans ce drôle d'hospice souterrain temporaire, une planète.

C'est le rituel de 19 h 15, heure d'ouverture et de délivrance après une énième journée au froid ou sous la pluie. Ils s'appellent Jaroslav, Ousmane, Hamadi. Ils s'appellent Bernard ou Serge. Camerounais, Roms, Genevois pur sucre – mais oui – partageant le gîte, les couverts jetables et la sensation du vide en pensant à demain. Une ironie déjà: les plus mal lotis, qu'on appelle «grands précaires» (au moins cinq ans dans la rue), sont aussi les plus chanceux. Ils peuvent passer tout l'hiver ici. Les autres, trente jours, séjour exceptionnellement renouvelable selon les cas et la place.

79 sans-abri au chaud

«Les collaborateurs du Service social utilisent ce temps pour proposer à chaque bénéficiaire la solution la plus adaptée, décente et digne, aide au retour pour certains et accès aux aides sociales pour ceux qui y ont droit», commente Esther Alder, conseillère administrative de la Cohésion sociale et de la Solidarité. «Le but est de les remettre en lien avec les institutions. Je suis époustoufflée par le courage de ces personnes. En faisant

le poing dans leur poche, elles supportent des conditions très difficiles et la promiscuité.»

Ce soir, 79 personnes sont au chaud. Ces rires de femmes sous les douches, ces tête-à-tête silencieux, à la table du réfectoire, et la course des travailleurs sociaux à la lessive ou au chevet d'un accablé qui s'est tapé la tête contre les murs à cause d'une surdose d'anti-dépresseurs, c'est la planète Richemont qui bouillonne.

Bernard est un placide. Il gère son hypertension et un après-cancer d'un rein avec de petites pilules agrémentant ses repas. Sinon? Il n'a rien. Ou si peu: une AVS partielle, «parce que les dernières années je n'ai plus cotisé». Et cette voix grave et douce résumant son histoire: «Il ne faut jamais regretter ce qu'on a fait de bien.» Lui, il a laissé son appartement à sa femme au moment de la séparation. Il dit: «J'ai renvoyé l'ascenseur.» Elle lui avait prêté de l'argent pour ouvrir son bureau comptable. C'est ça. Il y a encore douze ans, Bernard était apparemment dans la norme, un Genevois occupé, factures, famille, routine.

Puis la retraite, le divorce, le cancer, un rein en moins, accompagnés de «quelques conneries». Une dégringolade. Et aujourd'hui, là sous la terre, l'envie de s'en sortir seul. C'est son deuxième hiver ici. Ou peut-être son troisième. Il a deux fils et une fille qui vivent en Suisse romande. «Je ne veux pas les inquiéter pour rien. Ça ne va pas durer...» Il raconte ses années sur le terrain avec Servette, dans la première équipe, «en 53, 54». Une clope et au lit. Chacun son rythme. La douche tout de suite. Ou pas du tout. La prière avant le repas sur un petit tapis ou, à défaut, un man-



«Le plus dur, ç'a été le déclassement social et professionnel»

Justine, sans-abri et intergenre

teau étendu vers La Mecque. Une revendication au journaliste de passage pour cette jeune femme «expulsée de Belle-Idée (hôpital psychiatrique)» et qui ne peut plus voir sa fille.

Jean n'a que son manteau

Jean (qu'on appelle aussi Blaise) s'éclipse vers sa couchette et reste assis dans le noir où nous le rejoignons. Valaisan d'Ardon, il est bien trop barbu et ébouriffé, en retard sur son hygiène. Ce qu'on aimerait lui demander: Que s'est-il passé Jean? Où est ta famille? Qu'y a-t-il dans ce regard vide? C'est quoi le plus dur, les angoisses ou le chagrin? La vie comme ça, ça fait peur? On commence par plus simple. Quel âge avez-vous? «Quinze/Un/Quarante (15.01.1940). Ça fait un bout...» Il parle du collège Sainte-Marie de Martigny. Et, plus évasif, de ses petits boulots. Il était car-releur puis a aidé «à gauche à droite. J'ai toujours bien aimé comme ça.»

Jean aime les Franches-Montagnes. «Mon idée, c'est

d'aller vivre à Saignelégier. Là-bas, ils sont simples. Et je peux donner des coups de main.» Il ne se confie pas beaucoup, mais on apprend qu'il a longtemps vécu à Genève-Aéroport. Déclinant les mains tendues. Il n'a plus de papiers d'identité. Et ne veut pas se séparer de son manteau même le temps d'une lessive. Il lui reste surtout ses beaux yeux bleu ciel.

Et cette silhouette androgyne toujours accompagnée d'un docile petit teckel chocolat prénommé Trek, quelle histoire traîne-t-elle? Ne l'appellez pas Jérôme. Appelez-la Justine. Sans-abri et intergenre (ayant entamé une démarche de changement de sexe): peut-on être plus en guerre avec son identité? Justine refuse de dire «transsexuel» parce que «dedans, il y a trans», que «ça fait référence à la psychiatrie, que c'est stigmatisant». Elle prend un traitement hormonal depuis 2004. Elle arrive au bout de sa dernière boîte. Il lui faudra bientôt trouver 50 euros par mois pour poursuivre. Le



«Mes enfants? Je ne veux pas les inquiéter pour rien. Ça ne va pas durer...»

Bernard, deuxième hiver à Richemont

plus dur, c'est le «déclassement social». Après son service militaire sur le *Clemenceau* et en parallèle à ses emplois dans les transports ferroviaires parisiens, Jérôme, marié, un enfant, avait travaillé dur et longtemps pour obtenir son brevet de pilote. Une fois en psychothérapie pour son changement d'identité, la licence lui a été refusée.

Justine n'est plus Jérôme

Justine a été rejetée par tous, en premier lieu ses parents qui auraient tenté de la faire interner. Après plusieurs échecs dans les pays scandinaves, la voilà cherchant du travail en Suisse. Elle a postulé comme gardienne maître-chien à l'aéroport de Payerne. Ici, à Genève, les «assistants sociaux» sont d'une gentillesse sans limites. Ça ne leur viendrait pas à l'esprit de m'appeler Monsieur.»

Etre travailleur social à Richemont, c'est, d'abord, recréer le lien avec les «bénéficiaires», perdu pendant

l'été – l'abri est fermé d'avril à novembre. C'est composer, souvent, avec des santés mentales fragiles, fixer de petits objectifs quotidiens comme juste se laver. «Vont-ils jusqu'à se sentir aimés avec nous?» s'interroge Annie, responsable de Richemont. «En tout cas considérés. Ils retrouvent un peu d'estime de soi.»

C'est un petit matin. Richemont s'éveille. Notre présence et l'appareil photo font tourner le sang d'un Africain susceptible. «Je sais que vous envoyez les images à TV5 Monde! Je sais que c'est vous.» Des cris, un florilège d'insultes. Paula, l'éducatrice, s'interpose, aidée par Jacques, l'agent de sécurité qui ramène doucement le silence. Tandis que nous glisse en riant aux éclats un de ses «frères» africains: «Il est pas content? Qu'il retourne dans son pays! Ha, ha, ha!...» Nous en parlons avec Sophie, collaboratrice de l'abri, à la logistique et en cuisine. Ivoirienne, «en Suisse depuis trente ans», elle est perplexe face à cette agressivité.

«Ils ont peur que ces images soient vues au pays, mais ils n'ont commis aucun crime. La plupart d'entre eux ont des permis européens et travaillent la journée. Ils sont nourris et logés ici. C'est bien, non? Moi, j'ai parfois du mal joindre les deux bouts.»

Serge et les avions

Autant de «bénéficiaires», autant de destins qui interrogent sur les limites du système social, la capacité de nos collectivités à répondre correctement à cette frange de la détresse humaine ayant élu domicile à Richemont. Est-ce la juste place pour Bernard? Jean? Des cas psys assez lourds qui les côtoient? Des Roms? Des immigrés économiques? Là, tous ensemble?

Réponse d'Esther Alder: «C'est aujourd'hui la moins mauvaise solution. Le Parlement municipal traite actuellement de l'ouverture d'un abri PC à l'année. Mais nous sommes bien décidés à intervenir en amont. Avec mon collègue Rémy Pagani, nous travaillons sur un projet de logements modulaires à monter et à démonter facilement sur des terrains disponibles en ville. On ne doit pas s'habituer à ce que des personnes dorment à même le sol dans l'espace public alors que nos animaux domestiques sont souvent mieux traités! Mais il faut aussi accepter que, pour certains, un bout de trottoir est parfois la seule liberté qui leur reste. On ne peut forcer personne à rejoindre un abri sauf si sa capacité de discernement est défaillante.»

Richemont est une parenthèse, un entre-deux-mondes dont les confidences des résidents surpassent parfois la tristesse et le désœuvrement. Serge est un phénomène. Un œil si vif, parlant cinq ou six langues. Le portugais? C'est parce qu'il a «pêché un gros poisson de l'Amazone» à Genève, une Brésilienne avec qui il dit vivre à São Paulo, au centre-ville.

Il dit qu'il y retournera bientôt. Que tout ça, c'est temporaire. L'est-ce vraiment? Serge

aime l'aviation passionnément. Il aurait une formation de pilote de chasse sur Venom et Vampire. Ses anecdotes sont des films. L'audacieux rase-mottes du capitaine Carrel (devenu commandant de corps), trois tonnes sur la piste de Payerne, ce qui a «merdé» dans le cockpit du Rio-Paris, les Boeing 757 de DHL qu'il assure avoir pilotés. Quelle part de vrai? Quelle part de rêve? Quelle cassure, quel coup du sort, quelle erreur de parcours peut-être, ont conduit Serge à Richemont? Il évoque vaguement un «problème de santé».

Le contre-ut de Katie

Katie est beaucoup moins fuyante sur son itinéraire dont on se verrait bien faire un roman. «Je suis un peu folle. Mais pas stupide», prévient cette grand-mère de 73 ans au français impeccable enrobé dans un accent british qui résonne dans l'abri à chaque fois qu'elle arrive. «J'ai connu Kadhafi avant qu'il ne soit chef d'Etat. Il était épris de moi. Il voulait me marier.»

Sérieusement et vérification faite, Katie a été cantatrice lyrique. Née à Londres. Elle dit avoir travaillé aux Nations Unies et a chanté deux ans dans le chœur du Grand Théâtre, ce qui lui vaut une rente AVS de 140 francs dont 50 vont directement dans l'abonnement des TPG (transports publics). Spécialiste de Wagner, Katie a un projet de film qu'elle dit avoir soumis à Jean-Luc Godard. Très fière de ses apparitions, en 1980, dans *Die Walküre* de Pierre Boulez et Patrice Chéreau, à Bayreuth, dont elle a gardé l'enregistrement, elle voudrait l'envoyer «à Berne à quelqu'un pour qu'on m'aide à trouver un emploi de professeure de chant».

Et d'enchaîner avec un très honorable contre-ut aigu en plein réfectoire qui fait sauter plus d'un résident. Elle reprend un peu de soupe. C'est son entracte à elle, dans le bunker de Richemont, opéra-théâtre des grandes peines, des espoirs de lendemains meilleurs et des désillusions. **L**